

Bibliothèque
des
IDÉES

**La carrière
de
Jean Racine**

par

RAYMOND PICARD

*Nouvelle édition
revue et augmentée*

nrf
Éditions Gallimard

THE
LAW
OF
THE
STATE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1961.

AVANT-PROPOS

« Ces minuties acquièrent quelque importance quand il s'agit d'un aussi grand homme que Racine. Les fausses anecdotes sur ceux qui illustrèrent le beau siècle de Louis XIV sont répétées dans tant de livres ridicules, et ces livres sont en si grand nombre, tant de lecteurs oisifs et mal instruits prennent ces contes pour des vérités, qu'on ne peut trop les prémunir contre tous ces mensonges. »

VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV*, éd. de Kehl, tome XXI, page 156, en note.

Ce n'est pas ici une biographie, mais l'histoire d'une carrière, où les événements de la vie de Racine sont considérés surtout en tant qu'ils ont eu des répercussions matérielles et sociales. Que l'auteur d'*Esther* ait fait carrière, on n'en saurait douter. Il ne s'est pas soucié de vivre dans ce qu'on devait appeler plus tard la solitude du génie, et il n'a prétendu échapper à aucune des contingences de son siècle. Jeune homme, il est pris entre une ambition et une vocation qui ne coïncident pas nécessairement, mais qui, l'une et l'autre, se définissent à l'intérieur de la structure sociale de son époque. Auteur dramatique, il souhaite plaire, et l'on n'ignore pas que, de tous les écrivains, le dramaturge est celui qui saurait le moins se passer d'un public. Courtisan, il cherche à se concilier la faveur du Roi et des Grands, et sa carrière à la Cour, dont on n'a pas assez retracé l'histoire, durera vingt-deux ans — presque dix ans de plus que sa carrière théâtrale. Dans une société dont il ne discutait les règles ni les usages, il a constamment tenté de se faire reconnaître une place de plus en plus haute, et son désir d'ascension n'est pas plus douteux que le sens pratique et l'habileté mondaine qui lui ont servi à le satisfaire.

N'était-il donc pas légitime d'étudier en lui l'homme social, la manière dont il s'est intégré dans les divers groupes dont il a fait partie, les voies et moyens de son existence matérielle, le style de son ambition, le périple qu'elle lui a fait parcourir, ainsi que l'ensemble des jugements et des démarches grâce auxquels il est parvenu à ses fins? Né dans la bourgeoisie moyenne de province, bientôt orphelin et sans ressources, il mourra, on le sait, dignitaire de la Cour et familier de son Roi, après avoir composé, comme en passant, les plus belles tragédies qui aient été écrites en langue française. N'est-ce pas une étonnante trajectoire dans une société qu'on aurait cru compartimentée? Il y a là non seulement une carrière, mais une belle carrière.

Une carrière qui n'est pas, comme il arrive souvent, un de ces

vêtements de confection que la société jette au hasard sur nos épaules, et dont il faut bien que nous nous accommodions. La vie sociale a été pour Racine autre chose que l'occasion indifférente de quelques gestes machinaux : elle intéresse sa destinée tout entière. Le problème peut-être le plus embarrassant de toute sa biographie, celui de l'année 1677, n'est-ce pas avant tout dans cette perspective qu'il se pose ? La question est, en effet, de savoir si c'est alors la même carrière qu'il continue, ou bien si cette année décisive ne marque pas une ligne de partage entre deux carrières différentes qu'il aurait parcourues tour à tour. Au reste, ambition littéraire ou ambition sociale, l'objet poursuivi — gloire ou considération — implique pareillement une activité qui s'exerce dans le cadre d'une société déterminée. Pendant près de quarante ans, l'ambition, qui est le moteur de toute carrière — dans son cas, une ambition diverse, mais toujours agissante — pousse Racine vers de nouvelles conquêtes. Quand le moteur s'arrête, quand manque au courtisan la foi dans les distinctions sociales qu'il avait si ardemment recherchées, quand lui vient une foi puissante et irrésistible en des récompenses moins transitoires, alors il meurt à sa carrière, mais c'est peu de temps avant de mourir pour tout de bon : sa carrière a presque les mêmes dimensions que sa vie.

Poète de cour, puis écrivain courtisan, enfin gentilhomme écrivain — au sens où l'on dit : « gentleman farmer », — l'auteur de *La Nymphé de la Seine*, d'*Iphigénie* et de l'*Idylle de Sceaux* a suivi des sentiers singulièrement sinueux dans la société où il vivait, une des plus civilisées, donc une des plus secrètes qui aient jamais été. C'est une tâche fructueuse et passionnante que d'essayer de reconstituer cet itinéraire, à la fois exceptionnel et exemplaire. Car si la conjonction d'une telle réussite littéraire et d'une telle réussite sociale est unique, les problèmes auxquels s'est vu confronté cet ambitieux, amoureux de théâtre, lui sont communs avec toute une génération. L'étude de cette carrière implique une psychologie de la société dans laquelle, malgré laquelle, grâce à laquelle, elle s'est faite : les facilités aussi bien que les résistances rencontrées sont significatives. On ne sera pas surpris de trouver ici une contribution à l'histoire si mal connue de la condition de l'homme de lettres, dont l'évolution est très remarquable de 1660 à 1700. Le cheminement de Racine permet de saisir, au milieu de subtilités proustiennes, tout un monde de *tabous*, de tolérances, d'invitations, où il devait être malaisé de ne pas se perdre, et qui ne sont pas sans jeter de la lumière sur certaines conduites contradictoires.

Il est difficile à l'historien de ne pas s'y perdre, lui non plus. Restituer un Racine engagé dans les conventions informulées de son époque n'est pas, on le devine, une entreprise de tout repos. Il y faut une grande prudence. A vouloir décider avec trop de hardiesse de l'adaptation ou de l'inadaptation d'un être à une société abolie depuis plus de deux siècles, on tomberait rapidement dans le ridicule : on en viendrait vite à expliquer à Racine des nuances qu'il n'a pas comprises, à lui donner des leçons de tact, à lui décerner des prix de morale — ou d'immoralisme. Il est tellement aisé d'être dupe de cette civilisation, si raffinée qu'elle en devient invisible, où la phrase est allusive, quand elle n'est pas évasive.

La méthode historique — et de la rigueur la plus exacte — est ici nécessaire. Il y aura bientôt un siècle qu'on affirme que l'histoire littéraire est une science; mais voici dix ans à peine qu'on la pratique comme telle en ce qui concerne Racine. Quand j'ai commencé mes recherches, je songeais à m'excuser d'étudier à mon tour — même sous un éclairage qui pouvait sembler un peu nouveau, celui de la carrière — un écrivain écrasé déjà sous tant de monographies. Ce n'est plus nécessaire aujourd'hui. Dans les dernières années, J. Pommier, J. Orcibal, d'autres chercheurs encore, outre le mérite de poser enfin clairement quelques problèmes et de résoudre certains d'entre eux, ont eu celui de montrer dans la biographie racinienne, sinon un sujet neuf, du moins un sujet qui avait grand besoin d'être renouvelé.

La première vertu de l'historien est probablement l'objectivité, et on pouvait penser qu'à l'égard d'un personnage mort il y a plus de deux cent cinquante ans, elle n'était pas difficile à pratiquer. Pourtant elle ne l'est guère. Car on n'arrive pas à séparer les tragédies de leur auteur : comme on ne connaît pas l'auteur et qu'on croit connaître les tragédies, on construit l'auteur — doux ou cruel — selon l'image qu'on se fait des tragédies, et l'on interprète ensuite la biographie en fonction de cette image. Ou encore on s'imagine qu'un grand écrivain a nécessairement une belle âme, et on se lance dans une sorte d'apologie qui conduit sinon à falsifier les faits, du moins à en écarter certains. Mesnard s'écrie de la manière la plus touchante (tome I, page 152) : « Non, ne commettons jamais ce sacrilège de prêter la main à la diffamation de nos plus beaux génies. » Le savant éditeur donne au reste une raison qui lui semble irréfutable contre l'attribution à Racine du *Sonnet sur Mme de Maintenon* : c'est que, s'il en était l'auteur, il serait « le plus lâche des ingrats et le dernier des hypocrites » (*ibid.*). Ce serait là une raison presque suffisante en faveur de l'attribution, aux yeux d'autres commentateurs dont le préjugé — tout aussi dangereux — est inverse de celui de Mesnard. Le Racine « ignoré » de Masson-Forestier ne l'est plus guère, et il est devenu de mode de voir dans l'auteur de *Britannicus* un sadique et un pervers. C'est cet aspect qui a séduit F. Mauriac, dont on connaît le goût pour la tétatologie morale. Récemment encore, à propos des extraits des *Questions d'Aulnay*, un historien pourtant sérieux, mais gagné par la contagion, parlait d'un Racine « démoniaque ». Il y a aujourd'hui des curieux qui cachent à peine leur déception quand on leur annonce que, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a pas de raison solide de considérer Racine comme un assassin.

Certes, il est malaisé de se garder de toute prévention; il faut du moins éviter la superstition romantique, qui consiste à retrouver dans le théâtre l'anecdote biographique, et il faut considérer aussi que le rôle de l'historien n'est pas de distribuer des prix de vertu ou des prix de mauvaise conduite. S'il se découvre que « mon » Racine est peut-être, après tout, plus près de celui de Masson-Forestier — ou plutôt de Diderot — que de celui de Louis Racine, la faute en sera surtout au lecteur qui, pour pouvoir juger, aura simplifié des situations qui lui sont présentées dans leur complexité. J'ai essayé de ne pas juger, de ne pas conclure, de ne pas réduire à une unité factice une multiplicité de comportements divers que Racine lui-même ne s'est pas préoccupé d'accorder; car il n'a guère introduit dans sa vie

cette logique et cette lucidité qu'on croit reconnaître dans sa création esthétique. Et puis, dans le déroulement d'une carrière de quarante années, il s'est transformé, il s'est renié, il a vécu : au lieu de suivre cet homme dans le mouvement de son histoire, on l'immobilise trop souvent dans la fausse lumière de la gloire, comme s'il avait été posé tout ensemble, avec ses onze tragédies et sa perruque, dans l'éternité.

Mais, pour pouvoir s'exercer, cette objectivité et cette défiance de l'esprit de système ont besoin de ce qui est la matière première de l'histoire : les documents. La plupart des biographes, jusque vers 1940 — et il y en avait eu depuis 1885 une vingtaine — jugeaient que le travail de les rassembler avait déjà été fait, et bien fait : ne disposait-on pas du riche témoignage qu'apporte Louis Racine dans ses *Mémoires* sur la vie de son père, et, pour le critiquer ou le compléter, de l'indispensable encyclopédie racinienne que représentent les huit volumes in-8° de l'édition Mesnard ? Dans presque toutes les biographies de ces soixante années, le matériel de faits est donc à peu près le même, et les historiens se répètent à l'envi, sans prendre parfois la peine de se référer aux sources les plus accessibles. Les contradictions et les inexactitudes de Louis Racine, que Mesnard lui-même avait été obligé de dénoncer, ne les émeuvent que modérément, car tout le monde semble s'être résigné à l'idée que, pour aller à Jean Racine, il est inévitable de passer par Louis : on le maudit, mais on s'en sert.

Cette attitude, que certains de nos critiques contemporains les plus sérieux n'ont pas encore abandonnée tout à fait, nous confond, avouons-le. Louis Racine, et avec lui les auteurs dont le témoignage date du début du xviii^e siècle, et qu'il a pillés : Boileau, Brossette, Valincourt (chez D'Olivet), ont été pris vingt fois — quand on a été en mesure de les contrôler — en flagrant délit d'inattention, d'omission, d'inexactitude, d'erreur, d'incompréhension, de mensonge, de falsification ; et l'on continue cependant à penser qu'on peut les utiliser avec une certaine sécurité, quand leur témoignage a de la vraisemblance et que rien par ailleurs ne s'inscrit en faux contre lui. Descartes, dans sa *Première Méditation*, a pourtant soin de nous avertir : « Il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés. » Mais la soif de documents, et aussi la commodité, conduisent bien des biographes à se désaltérer à ces sources empoisonnées, et à confondre vérité historique et vraisemblance — c'est-à-dire histoire et roman historique.

On lit dans la *Correspondance littéraire et anecdotique entre M. de Saint-Fonds et le président Dugas* les lignes suivantes, sous la plume de M. de Saint-Fonds lui-même, né en 1675 et qui aurait reçu les confidences de l'abbé Fleury : « M. Colbert avait fait présent à feu M. Racine d'une charge de trésorier de France à Moulins ; quand il s'y alla faire recevoir, M. Despréaux voulut être de la partie¹. » Or on trouve aux Archives Nationales un acte officiel attestant que le trésorier n'a pas été en mesure « d'aller à Moulins pour se faire installer » (Mesnard, tome I, page 277, en note), et on sait par ailleurs

1. Tome II, page 21 (Lyon, Paquet, 1900, 2 vol. in-8°).

qu'il n'a jamais visité cette ville. Mais M. de Saint-Fonds écrit aussi : « Racine travaillait ordinairement avec Despréaux, et il y a des pièces entières qui appartiennent presque plus à Despréaux qu'à Racine. *Les Plaideurs*, par exemple, sont de Despréaux... Le dessein de *Phèdre* est encore de Despréaux » (tome I, pages x et xi). Allons-nous, pour la simple raison qu'aucun document précis n'en fait éclater la fausseté, attacher foi à ces affirmations dont l'importance serait capitale ?

Il ne saurait être question de condamner en bloc tous les témoignages du XVIII^e siècle ni de les écarter définitivement. Je demande seulement qu'on ne les mette pas sur le même plan que les documents contemporains, et qu'avant de les utiliser — toujours avec précaution — l'on tire d'abord tout le parti possible des documents contemporains. Quand Mesnard, à propos des *Plaideurs*, préfère au témoignage de Guéret dans la *Promenade de Saint-Cloud*, qui est de 1669, celui de Valincour dans sa lettre à l'abbé d'Olivet, qui est de cinquante ans postérieur aux événements, il commet une hérésie quant à la méthode (tome I, page 69). L'histoire authentique ne saurait être fondée que sur les textes et documents les plus proches possible chronologiquement des faits qu'elle tente d'établir. Certes, les témoignages contemporains doivent être, eux aussi, critiqués sévèrement, mais il convient de tenir le plus grand compte de leur caractère contemporain. Un témoignage qui intervient après soixante années a autant de raisons d'être erroné ou mensonger qu'un témoignage contemporain ; mais, en outre, celui qui l'apporte a perdu le contact avec la réalité historique concernée, et sur lui pèse le pouvoir prodigieux de l'oubli.

Pour faire œuvre utile, puisque aussi bien je tenais à séparer rigoureusement les documents de première main de ceux de seconde et de troisième main, il fallait donc tenter d'abord de rassembler tout ce que le XVII^e siècle peut nous offrir sur Racine. C'est là l'objet d'un *Inventaire* publié par ailleurs¹, qui constitue en quelque sorte le recueil des Pièces justificatives du présent ouvrage. J'expose dans la préface de ce *Corpus Racinianum*, combien la récolte fut fructueuse, puisque, là où Mesnard — et la plupart des biographes après lui — connaissait une dizaine de documents, j'ai parfois pu en réunir quarante. Il y a là quelques inédits tirés des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et quelques nouveaux actes notariés que le récent dépouillement du Minutier Central a révélés ; mais la presque totalité des textes étaient déjà connus : il se trouve qu'on n'avait guère songé à les rapporter à Racine. Et pourtant la simple succession chronologique de ces documents parfois ingrats, la convergence de ces témoignages, suggèrent déjà bien des rapprochements et proposent une esquisse souvent riche et parfois imprévue de la carrière de Racine.

Il est d'ailleurs émouvant de constater combien un personnage aussi célèbre, et qui a connu la gloire de son vivant, a laissé chez ses contemporains peu de traces de son passage sur cette terre. Mais les

1. *Corpus Racinianum. Recueil-Inventaire des Textes et Documents du XVII^e siècle concernant Jean Racine*. Paris, Les Belles Lettres, 1956, in-8°.

historiens savent bien que le XVII^e siècle ne nous a légué qu'une masse relativement réduite de documents. En outre, la situation de la littérature, à l'époque d'*Andromaque* ou même de *Phèdre*, n'était pas ce qu'on imagine communément, et l'intérêt pour les œuvres littéraires était moins répandu qu'on ne le croit. Il est significatif que les documents concernant Racine quand il a cessé d'être avant tout un auteur occupent trois fois plus de place dans mon *Recueil-Inventaire* que ceux qui se rapportent à sa période théâtrale. Un excellent érudit s'en étonnait déjà il y aura bientôt un siècle : « A tout moment, remarquait-il, il arrive qu'en cherchant, dans les correspondances les plus amples du temps, l'impression contemporaine sur tel événement littéraire qui nous paraît à distance avoir dû émouvoir tout ce qui s'intéressait alors aux choses de l'esprit, on ne trouve rien, pas même une mention indifférente ¹. » Et quand tout de même on en trouve une, elle est parfois bien décevante. Guy Patin, annonçant les deux *Bérénice*, écrit : « Deux divers poètes y ont travaillé », et il n'ajoute aucune précision, comme si cette rencontre de Corneille et de Racine sur le même sujet de théâtre ne méritait vraiment pas un mot de commentaire. Enfin, dans le cas de Racine, les contemporains ont par surcroît une raison spéciale de se taire : il n'est pas aimé, il appartient à certaines coteries mondaines, et ceux qui appartiennent aux coteries rivales gardent un complet silence à son sujet — un silence qui, tout particulièrement au XVII^e siècle, est une des formes de la désapprobation ou du mépris. On ne peut s'empêcher, par exemple, de trouver quelque affectation dans le mutisme entêté, au moins dans ses lettres, de Mme de La Fayette à son égard : dans toute la correspondance de l'amie de La Rochefoucauld, aucune de ses œuvres n'est citée, et son nom n'est pas mentionné une seule fois.

Le nombre relativement petit des documents permettait une étude attentive de chacun d'eux, et de fait, j'ai pu les faire entrer presque tous dans ma construction. Mon principal effort a consisté à les comprendre, à les critiquer, à tirer d'eux toute leur substance significative. Une exploitation patiente, même de textes dont parfois nous disposons depuis deux siècles, ceux par exemple de la correspondance de Racine, peut donner des fruits surprenants; mais il ne faut pas craindre de s'attarder, d'interroger et de confronter longuement les témoignages, de pousser l'analyse jusqu'à ses dernières limites. La méthode ici doit ressembler plus à celle de l'Histoire ancienne qu'à celle dont on use habituellement en Histoire contemporaine.

J'expose ici mes résultats avec une prudence qu'on ne jugera pas excessive. Il faut un effort extrême de l'imagination pour définir une hiérarchie des valeurs sociales, dont les nuances échappaient déjà à beaucoup de contemporains. La profondeur de certains sentiments, comme l'amour des sujets pour le Roi, nous est presque incompréhensible, et nous avons tendance à surestimer le rôle, d'ailleurs indubitablement important, de l'hypocrisie ou de la flatterie. La matière est ici dangereusement délicate, et l'ambiguïté est de règle à cette époque. Doser l'ironie d'un texte, reconnaître une insinuation, faire le

1. EUGÈNE DESPOIS, *Le théâtre français sous Louis XIV*, Hachette, 1874, in-12, page 185.

partage entre un raconter et un récit, séparer la médisance de la calomnie, distinguer la malveillance de la perfidie, ce sont là les tâches redoutables que j'ai dû affronter à chaque page. La carrière de Racine apparaîtra sous un jour notablement différent, selon qu'on jugera ironique ou non telle remarque de la lettre à Boileau du 4 avril 1696, tel trait de la correspondance de 1687. Et l'on n'est jamais sûr de ne s'être pas laissé égarer dans les replis d'une psychologie qui est rarement sans détour. Au reste, le lecteur partagera ma responsabilité, car j'ai tenu à lui ménager un contact fructueux avec les documents eux-mêmes et à lui mettre sous les yeux — parfois très longuement — toutes les pièces du procès.

Il fallait, avant tout, se garder du dogmatisme de certains historiens, qui veulent affirmer à tout prix, quitte à formuler successivement des affirmations contradictoires. Dans mon atlas biographique, j'ai préféré laisser des blancs que des documents nouveaux rempliront peut-être un jour, plutôt que de dessiner des contours inexacts. J'ai suivi la carrière de Racine dans le détail de ses méandres et de ses vicissitudes, sans essayer de la simplifier, de la résumer, ni d'y trouver un prétexte à idées générales. Un Sainte-Beuve lui-même supposait une sorte d'immutabilité des êtres, quand il opposait le témoignage des lettres de Vuillart dans les cinq derniers mois de la vie de Racine — c'est-à-dire en 1698-1699 — au jugement attribué à Spanheim et daté, pensait-on, de 1690. « Les lettres que nous avons à citer nous-même, écrivait-il dans son *Lundi* du 16 août 1866, auront toute leur valeur et tout leur prix, quand on les mettra en opposition avec ce jugement, dont elles sont la meilleure réfutation, et dont elles montrent l'injustice. » Comme si le Racine de 1690 ne pouvait pas ressembler — en tenant compte de la malveillance évidente du peintre — au portrait dit de Spanheim, tandis que le Racine des derniers mois, qui a terminé son mouvement de conversion, serait bien celui que nous dessinent les lettres de Vuillart ! Il n'y a nullement incompatibilité entre les deux témoignages ; mais, ici comme ailleurs, il convient de les mettre en perspective, de ne pas télescoper les dates, d'accompagner fidèlement Racine dans son odyssee morale et de ne pas substituer à ce personnage souple et contradictoire l'idée trop simple que nous nous faisons de lui.

Assurément, il serait possible de confronter aux témoignages du xviii^e siècle cette histoire fondée sur les documents contemporains ; au reste, je ne les ai pas ignorés systématiquement et je les ai cités à de nombreuses reprises, mais tout en marquant bien que je ne me sentais pas en mesure de les utiliser valablement. Ce n'est pas ici de l'hypercritique, mais seulement le refus de procéder à la critique, et le sentiment qu'il importe de sérier les problèmes. Il y aurait un beau livre à faire sur la légende de Racine, et, comme dans toute légende, on y trouverait de curieux fragments de réalité, en même temps que d'utiles enseignements pour l'histoire de la civilisation. Le mythe de Racine est en rapport avec celui du Siècle de Louis XIV, qui apparaîtrait dès 1675. Ce qu'on a heureusement appelé la crise de la conscience européenne fait sentir ses effets dans la société française à partir de 1685-1690 ; c'est bientôt la fin d'un siècle, la fin d'un règne, la fin d'un âge. En outre, la condition de l'homme de lettres évolue de façon si décisive que la situation d'un écrivain quarante ans plus

tôt devient incompréhensible. Enfin, la saisie des papiers de Quesnel en 1703 va révéler bien des choses. Comment donc les perspectives sur Racine et sa carrière ne se seraient-elles pas considérablement modifiées, même chez ses contemporains les plus immédiats? La société dans laquelle il avait vécu a disparu ou est devenue méconnaissable dans l'espace de quelques années : sa carrière, qui n'avait de signification qu'à l'intérieur de cette société, a donc cessé d'être intelligible. D'autres historiens étudieront ces étranges métamorphoses. Pour moi, j'ai tenu à me contenter, autant que possible, des témoignages du xvii^e siècle : c'est un Racine d'avant le mythe qu'on a tenté de restituer ici, un Racine d'époque.

Mars 1956.

AVANT-PROPOS DE LA NOUVELLE ÉDITION

Depuis 1956, les études raciniennes ont continué. J'ai pu me servir ou tenir compte ici de près d'une centaine de nouveaux documents du xvii^e siècle qui viennent d'ailleurs d'être réunis dans un *Supplément* au *Corpus Racinianum*. J'ai tenu compte également des publications sérieuses qui ont été faites : elles sont citées dans la Bibliographie. En revanche, je n'ai tiré aucun fruit de plusieurs gros ouvrages de ces dernières années, dont la démarche est diverse, mais qui ont ceci de commun que Racine, pour eux, est seulement un prétexte à constructions ingénieuses et le plus souvent systématiques : sur le plan de l'étude positive de la carrière, ils n'apportent rien. Mais ils expriment de façon révélatrice le désarroi de notre temps, et ils manifestent d'une manière pathétique le complexe d'infériorité des études littéraires devant les autres disciplines auxquelles ils voudraient emprunter leur méthode : l'un est marxiste, mais d'un marxisme que ne reconnaissent pas les marxistes; l'autre s'aventure dans une psychanalyse, que toutefois les psychanalystes réprouvent; un troisième prend les dehors de l'histoire, mais oublie les critères exigeants de la vérité pour s'abandonner aux facilités de la fabulation, et aboutit à une sorte de roman historique, que condamnent évidemment les historiens. Ces tentatives ne sauraient me justifier aujourd'hui de trahir l'accueil favorable qui m'a été réservé, en modifiant mon point de vue et en m'écartant du but et de la méthode qui ont été définis plus haut. Je me suis donc contenté de revoir mon texte, de l'enrichir d'éléments et de commentaires nouveaux, d'infléchir certaines hypothèses, et de m'étendre plus longuement sur quelques problèmes difficiles.

Mars 1961.

A l'occasion de la première édition, j'avais tenu à exprimer ma gratitude à MM. Jean Pommier, Pierre Moreau, Raymond Lebègue, Jacques Scherer et Jean Orcibal, dont les beaux travaux et l'amitié généreuse m'ont si bien aidé dans mon entreprise. Qu'il me soit permis d'ajouter ici à leurs noms celui de M. Jacques Vanuxem à l'érudition duquel cette nouvelle édition doit beaucoup.

AVERTISSEMENT

Pour alléger ce livre et pour en rendre la lecture plus agréable aux non-spécialistes, on a distingué deux espèces de notes. Les notes contenant seulement une référence, une justification historique, ou une discussion érudite et technique ont été renvoyées à la fin du volume, sous le numéro de la page à laquelle elles appartiennent ; les appels de cette série de notes sont des lettres : ^a, ^b, ^c, etc. Les autres notes, appelées par des chiffres : ¹, ², ³, etc., se trouvent au bas de la page.

L'édition des Œuvres de Racine à laquelle on se réfère habituellement est celle de Paul Mesnard, Paris, Hachette, Les Grands Écrivains de la France, 1885-1888, 8 volumes in-8 ; elle est désignée sous le nom de « Mesnard », suivi de l'indication du tome et de la page. Les autres abréviations utilisées sont peu nombreuses et elles sont toutes usuelles :

B. N. : Bibliothèque Nationale.

éd. : édition.

éd. cit. : édition citée.

G. É. F. : Collection *Les Grands Écrivains de la France*, Paris, Hachette, in-8°.

Ibid. : *Ibidem*.

loc. cit. : *locus citatus* ou *loco citato*.

ms. : manuscrit.

ms. fr. : manuscrit français.

ms. fr. n. a. : manuscrit français, nouvelles acquisitions.

op. cit. : *opus citatum*.

R. H. L. : *Revue d'Histoire Littéraire de la France*.

Je me suis permis de donner dans l'orthographe moderne les textes des XVII^e et XVIII^e siècles que je reproduisais. J'avais déjà procédé ainsi pour le texte de Racine lui-même dans mon édition des Œuvres complètes (*Bibliothèque de la Pléiade*), et je m'étais alors expliqué sur ce point (tome I, pages 9 et 10). Qu'il me suffise de rappeler ici que l'orthographe, au XVII^e siècle, n'est pas fixée, et que le même mot usuel est couramment orthographié de deux ou trois manières différentes dans le cours d'une seule page manuscrite. Quant à l'orthographe des textes imprimés, elle est à peine moins arbitraire ou plus fidèle ; de plus, c'est celle des typographes et non des auteurs. Transcrit-on le manuscrit, on trouve des textes comme ceux-ci, dont j'aurais voulu donner une reproduction photographique. Il s'agit, dans le premier, de Mme Racine écrivant à son fils le 6 octobre 1698 (Mesnard, tome VII, page 298) : « Je vous ecry mon chere fils aupres de votre pere quy le vouloit faire luy mesme je len et empêché ayant un remeide dans le corps... » B. N., ms. fr. 12886. Le second

exemple est emprunté à une lettre de Mme de Montespan : « Je puis asez vous dire la part que je prans à vostre douleur. Toutte selle que vous avest me sont très sansible et selle s'y me parest si resonable que je la sans doublement... » (Copié sur l'autographe par A. GAZIER, Mélanges de littérature et d'histoire, Paris, Colin, 1904, in-12, page 337.) On me pardonnera certainement de n'avoir pas voulu fatiguer l'attention du lecteur par ces difficultés supplémentaires et vaines de l'orthographe originale, et de m'être refusé à la détourner ainsi des problèmes véritables, qui sont ailleurs.

PREMIÈRE PARTIE

**LES ANNÉES
D'APPRENTISSAGE**

1639-1664

PREMIÈRE SECTION

**DU GRENIER A SEL
A L'HOTEL DE LUYNES**

RAYMOND PICARD

La carrière de Jean Racine

Que Racine ait *fait carrière*, nul ne saurait en douter. Né dans la bourgeoisie moyenne de province, bientôt orphelin et sans ressources, l'auteur d'*Athalie* mourra, on le sait, dignitaire de la Cour et familier de Louis XIV, après avoir composé, comme en passant, les plus belles tragédies qui aient été écrites en langue française.

N'est-ce pas une étonnante trajectoire, dans une société qu'on aurait crue compartimentée ? La vie sociale a été pour Racine autre chose que l'occasion indifférente de quelques gestes machinaux : elle intéresse sa destinée tout entière.

Poète de cour, puis écrivain courtisan, enfin gentilhomme écrivain — au sens où l'on dit : «gentleman farmer» —, il a suivi des sentiers singulièrement sinueux dans la société où il vivait, une des plus civilisées, donc une des plus secrètes qui aient jamais été. Raymond Picard a accompli la tâche fructueuse et passionnante de reconstituer cet itinéraire, à la fois exemplaire et exceptionnel. On trouvera ici une précieuse contribution à l'histoire, si mal connue, de la condition de l'homme de lettres.

Raymond Picard (1917-1975), agrégé de l'Université et docteur ès lettres, a publié un roman, Les Prestiges (1947), et établi l'édition des Œuvres complètes de Racine dans la Bibliothèque de la Pléiade. Un recueil de ses articles les plus remarquables, De Racine au Parthénon, a paru dans la Bibliothèque des Idées en 1977.

nrf